

## L'histoire littéraire: Entre textes, formes et appropriations

### I.

Pour un historien qui, comme moi, est venu à l'analyse de certains textes littéraires à partir de l'histoire socioculturelle à la manière des *Annales*, l'objet essentiel des "literary studies" (quelle que soit l'identité disciplinaire de leurs praticiens) est le processus par lequel des lecteurs, des spectateurs ou des auditeurs donnent sens aux textes qu'ils s'approprient.

L'interrogation n'est pas neuve dans le champ de l'histoire des littératures. Elle a même porté, en réaction contre le strict formalisme du *New Criticism*, toutes les approches qui ont voulu "sortir" la lecture du texte et penser la production de la signification soit comme une relation dialogique entre les propositions des œuvres et les catégories esthétiques et interprétatives de leurs publics (*Rezeptionstheorie*), soit comme interaction dynamique entre le texte et son lecteur (*Reader-response theory*), soit comme discours ou les pratiques ordinaires qui sont, à la fois, les matrices de la création esthétique et les conditions de son intelligibilité (*New Historicism*).

De semblables perspectives ont très heureusement perturbé le sommeil dogmatique du structuralisme triomphant qui rapportait le sens des textes au seul fonctionnement, automatique et impersonnel du langage, substituant ainsi aux acteurs historiquement impliqués dans la construction du sens, l'interprétation souveraine du critique littéraire, découvreur tout-puissant de la signification. Elles ne peuvent pas, toutefois, satisfaire totalement aux critères d'une approche pleinement historique de la littérature.

Leur première limite tient au fait qu'elles considèrent (le plus souvent) les textes comme s'ils existaient en eux-mêmes, en dehors des matérialités (quelles qu'elles soient) qui en sont les supports et les véhicules. Contre cette "abstraction" des textes, il faut rappeler que les formes que les donnent à lire, à entendre ou à voir, participent, elles aussi, à la construction de leur signification. Le "même" texte, fixe dans la lettre, n'est pas le "même" si changent les dispositifs de son inscription ou de sa communication. De là, l'importance reconquise dans le champ des études littéraires par les disciplines dont l'objet est justement la description rigoureuse des formes matérielles qui portent les textes: paléographie, codicologie, *bibliography*.

Elles ont, en ces dernières années, connu une double évolution. La première les a conduites d'une analyse strictement morphologique des objets à une interrogation sur la fonction expressive des éléments non verbaux qui interviennent, non seulement dans l'organisation du manuscrit ou la

disposition du texte imprimé, mais aussi de la représentation théâtrale, la récitation, la lecture à haute voix, etc. – ce que D. F. McKenzie désigne comme "the relation of form to meaning." La seconde évolution a tenté de localiser dans l'étude même de ces dispositifs formels, le repérage des diverses relations, socialement déterminées, que différents publics entretiennent avec la "même" œuvre. C'est avec de telles questions que j'ai abordé, par exemple, l'étude de certaines comédies de Molière. Elles sont, d'abord, données à Versailles au sein de fêtes de cour où elles se trouvent enchâssées dans d'autres divertissements et d'autres plaisirs, puis elles sont représentées sur le théâtre du Palais-Royal dépouillées de leurs ornements (chants, musique, ballets), et, finalement, elles sont transmises par l'imprimé (en des formes très différentes) au public de leurs lecteurs. Un "même" texte, donc, mais trois modalités de sa représentation, trois rapports à l'œuvre, trois publics. L'étude de ses significations ne peut pas ne pas prendre en compte ces différences.

Une seconde limite des approches littéraires qui tiennent la lecture comme une "réception" ou une "réponse," leur vient de l'"abstraction" et de l'universalisation de la lecture qu'elles opèrent implicitement. Tenue comme un acte de pure intellectualité dont les circonstances et les modalités concrètes n'importent pas, la lecture qu'elles supposent résulte, en fait, de la projection à l'universel de pratiques du lire historiquement particulières: celles des lecteurs lettrés et, souvent, professionnels, de notre temps. Contre cet "ethnocentrisme spontané de la lecture" (selon les termes de l'historien brésilien de la littérature "baroque" João Hansen), il faut rappeler que la lecture, elle aussi, a une histoire (et une sociologie) et que la signification des textes dépend des capacités, des codes et des conventions de lecture propres aux différentes communautés qui constituent, dans la synchronie ou la diachronie, leurs différents publics. Il faut également rappeler, avec Pierre Bourdieu, que la lecture lettrée, celle du *lector* silencieux et hermétique, n'est pas universelle et qu'elle suppose ses propres conditions de possibilités. Je cite: "S'interroger sur les conditions de possibilité de la lecture, c'est s'interroger sur les conditions sociales de possibilité des situations dans lesquelles on lit [...] et aussi sur les conditions sociales de production des *lectores*. Une des illusions du *lector* est celle qui consiste à oublier ses propres conditions sociales de production, à universaliser inconsciemment les conditions de possibilité de sa lecture." (*Lecture, lecteurs, lettrés; littérature*, dans *Choses dites*, Paris, 1987, 123-143). Une des tâches principales de l'histoire des littératures est, justement, de dissiper cette illusion.

Une histoire de la littérature est donc, pour moi, une histoire des différentes modalités de l'appropriation des textes. Elle doit considérer que le "monde du texte," pour dire comme Ricoeur, est un monde d'objets et de "performances" dont les dispositifs et les règles permettent et contraignent la production du sens. Elle doit considérer, parallèlement, que le "monde du lecteur" est constitué par la "communauté d'interprétation" (selon l'expression

de Stanley Fish) à laquelle il appartient et que définit un même ensemble de compétences, de normes, d'usages et d'intérêts. D'où la nécessité d'une double attention: à la matérialité des textes, à la corporalité des lecteurs.

## II.

Une telle définition du projet de l'histoire littéraire conduit-elle nécessairement à sa dissolution ou son absorption dans un champ intellectuel plus vaste – celui des *"cultural studies"* par exemple ? Peut-être pas, si l'on considère que, dans chaque configuration sociale, certains discours sont désignés par leur écart aux discours et pratiques ordinaires et qu'ils sont produits et représentés dans un espace social spécifique qui a ses lieux, ses hiérarchies et ses enjeux propres. L'histoire de la littérature a donc comme objet premier la reconnaissance des frontières, différentes selon les temps et les lieux, entre la "littérature" et ce qui n'est pas elle. De là, la définition de domaines d'enquête particuliers (ce qui ne veut pas dire réservés): ainsi, par exemple, la variation des critères qui ont défini la "littérarité" dans différentes périodes, les dispositifs qui ont constitué les répertoires des œuvres canoniques, les traces laissées dans les œuvres elles-mêmes par l'"économie de l'écriture" dans laquelle elles ont été produites (ainsi les contraintes exercées par l'institution, le patronage ou le marché), ou, encore, les catégories qui ont construit l'"institution littéraire" (ainsi les notions d'"auteur," d'"œuvre," de "livre," d'"écriture," de "copyright," etc.).

Cette historicisation de la spécificité de la "littérature" a pour corollaire l'interrogation sur les rapports que les œuvres entretiennent avec le monde social. À distance de la tentation (qui fut forte chez les historiens, hélas) de réduire les textes à un pur statut documentaire, il faut travailler sur les écarts. Écarts entre les représentations littéraires et les réalités sociales qu'elles représentent en les déplaçant sur le registre de la fiction et de la fable. Écarts entre la signification et l'interprétation correctes telles que la fixent l'écriture, le commentaire ou la censure, et les appropriations plurielles qui, toujours, inventent, déplacent, subvertissent. Écarts, enfin, entre les diverses formes d'inscription, de transmission et de réception des œuvres.

Produites dans un ordre spécifique, les œuvres s'en échappent et prennent existence en étant investies par les significations que leur attribuent, parfois dans la très longue durée, leurs différents publics. Articuler la différence qui fonde (diversement) la spécificité de la "littérature" et les dépendances (multiples) qui l'inscrivent dans le monde social: telle est, à mon sens, la meilleure formulation de la nécessaire rencontre entre *"literary criticism"* et *"cultural studies"* ou, à la française, entre l'histoire de la littérature et l'histoire culturelle.

## III.

L'avenir des études littéraires me semble donc résider, avant tout, dans la construction d'un nouvel espace intellectuel qui oblige à inscrire les œuvres dans les systèmes de contraintes qui bornent, mais aussi rendent possible leur production et leur compréhension. Le croisement inédit d'approches longtemps étrangères les unes aux autres (la critique textuelle, l'histoire du livre, la sociologie culturelle) a un enjeu fondamental: comprendre comment la réception particulière et inventive d'un lecteur singulier (ou d'un auditeur ou d'un spectateur) est enserrée dans une série de déterminations complexes et liées: les effets de sens visés par les dispositifs mêmes de l'écriture; les usages et appropriations imposés par les formes de "représentation" du texte (dans l'écrit ou par la voix, dans le *volumen* ou dans le *codex*, dans le manuscrit ou dans l'imprimé, sur la scène, dans le livre ou sur l'écran, etc.); les compétences, les catégories et les conventions qui commandent le rapport de chaque communauté aux différents discours.

C'est, je crois, en analysant conjointement ces différentes déterminations que les études littéraires pourront, avec d'autres, délimiter un territoire original. En un temps où toutes les disciplines (y compris les sciences les plus "dures") font retour sur la dimension nécessairement "littéraire" de leur écriture, les *"literary studies"* sont promises à un bel avenir. À condition, toutefois, de réintroduire au centre de leur questionnement l'historicité, donc la discontinuité des objets qui sont les leurs.

École des Hautes Études des Sciences Sociales, Paris